



par Xavier Eman

Chronique d'une fin du monde sans importance

## Retour à la terre



Plus il approchait de sa destination et plus Louis-Armand vitupérait, jurant contre les nids-de-poule qui se multipliaient et sur lesquels brinquebalaient dangereusement son 4x4 toutes options pourtant si redoutablement efficace lorsqu'il affrontait le bitume du boulevard des Maréchaux. La ferme du cousin André était encore à près de dix kilomètres et Louis-Armand commençait à craindre de ne pas parvenir au bout de ce périple. Le chemin de terre était de plus en plus défoncé et les roues du véhicule patinaient piteusement dans ce qui ressemblait dorénavant à de véritables crevasses gorgées d'eau. Louis-Armand pensa alors, avec un mélange d'angoisse et d'agacement, à la gueule qu'allait lui tirer Sophie lorsqu'il rentrerait avec la voiture toute cabossée et maculée de boue. Son épouse n'avait d'ailleurs nullement compris l'intérêt et le but de ce week-end au bout du monde, dans l'exploitation agricole d'un vague cousin dont le nom même, André Labrousse, puait déjà le purin à plein nez. Habitée aux lubies de son mari, elle n'avait cependant pas cherché à le dissuader, d'autant plus que cette nouvelle absence lui permettrait de s'offrir quelques séances de yoga supplémentaires avec son coach personnel qui lui nettoyait aussi efficacement les chakras qu'il lui polissait vigoureusement le rectum.

Si Louis-Armand se retrouvait aujourd'hui à réaliser une sorte de remake auvergnat du *Camel Trophy*, c'est qu'à la suite d'un *burn out* professionnel qui lui avait valu trois semaines d'hospitalisation au service psychiatrique de l'hôpital Velpeau, il avait pris conscience de la vacuité et de l'inanité de son existence de cadre supérieur urbain et avait décidé de renouer avec ses lointaines racines paysannes. Profitant du mois de congé que lui avait généreusement accordé sa direction – le temps pour les chasseurs de tête de la boîte de lui trouver un remplaçant avant d'entamer la procédure de licenciement –, il avait relu tout Giono et Vincenot, s'était inscrit dans une Amap, puis avait repris contact avec ce lointain cousin qui, bien qu'un peu surpris par ce soudain regain d'intérêt après quinze ans de silence absolu, avait fini par l'inviter à passer deux ou trois jours à la ferme. Transporté d'enthousiasme par cette perspective, Louis-Armand s'était acheté un nouveau *Barbour* « modèle chasse », avait mis une caisse de vin dans le coffre du 4x4 BMW (« Les ploucs, ça picole, avec ça, tu es sûr de lui faire plaisir... » lui avait suggéré Sophie) et roulait maintenant, tant bien que mal, vers le havre d'enracinement et de nature préservée dont il n'aurait jamais dû autant s'éloigner. Les objectifs de vente de photocopieurs, les réunions marketing, les présentations

Après trois semaines d'hospitalisation au service psychiatrique de l'hôpital Velpeau, il avait pris conscience de la vacuité et de l'inanité de son existence de cadre supérieur urbain et avait décidé de renouer avec ses lointaines racines paysannes

*power-point*, les stagiaires baisées trop rapidement sur un coin de bureau, tout cela lui paraissait maintenant fort loin et ses mains presque tremblantes auraient déjà voulu tenir le bois sacré de la faux ancestrale.

### À ses pieds, un ignoble mioche

Après une vingtaine de minutes de chaos et de dérapages homériques, il entra enfin dans la cour de la ferme, évitant de justesse les multiples bidons métalliques qui la parsemaient. Une odeur âcre et pestilentielle le saisit alors immédiatement à la gorge. Ce n'était pas l'odeur organique et terreuse du fumier, mais une effluve chimique et acide qui faisait penser à quelque chose comme de l'ammoniaque et s'échappait des divers tonneaux qu'il avait manqué de renverser.

« Ce sont les préparations pour l'épandage de pesticides », lui expliqua, dans un grand sourire, André, qui était venu à sa rencontre et lui frappa vigoureusement dans le dos de sa main crasseuse en guise de bienvenue. Le cerveau un peu embrumé par la fatigue du voyage mêlée à l'empyreume toxique, Louis-Armand ne reconnut nullement le lieu où il avait jadis passé des vacances familiales. Des toits de tôle ondulée avaient remplacé les vieilles tuiles de ses souvenirs et un pavillon moderne de type Phénix, comme il en avait vu des centaines en traversant la banlieue parisienne, jouxtait maintenant le corps principal de la ferme. Introduit dans le salon dudit pavillon, ce fut au tour de son audition d'être agressée par le son de trois téléviseurs à écran plat brailant simultanément. Devant l'un d'eux, un gamin à demi obèse et déjà couperosé martyrisait hystériquement de ses doigts boudinés un *joystick* lui permettant d'éliminer à coups de sabre laser d'abominables monstres intergalactiques. À demi hébété, Louis-Armand s'effondra sur un fauteuil de toile fleurie et avala d'une traite le calva que son hôte avait placé devant lui. Vautré à ses pieds, l'ignoble mioche gloussait de contentement à chaque nouvelle projection de sang verdâtre. Rassemblant ses forces, Louis-Armand voulut entamer la conversation mais, d'un geste, André lui fit signe de se taire. Sur un second écran, le plus massif, débutait le générique de « Plus belle la vie ». Il assista aux 45 minutes de programme dans un état d'hébétude presque complète et se retrouva ensuite sans trop savoir comment assis à l'extrémité de la table du dîner. Autour de celle-ci, une femme sans formes ni âge, qui ne l'avait pas même salué, s'empiffrait déjà de pain trempé dans un immense pot de rillettes. À sa gauche, le troll bouffi n'avait quitté sa console de jeux que pour se plonger dans la contemplation de son téléphone cellulaire, imité en cela par une jeune fille dont on peinait à discerner les traits sous les diverses couches de maquillage. À l'autre bout de la table, André semblait jouir, fort satisfait, du spectacle de sa famille réunie.

Provenant de la cuisine, la sonnerie du four à micro-ondes résonna comme un coup de marteau porté sur l'ultime clou du cercueil des illusions de Louis-Armand. Doucement, devant les mines interloquées et déconfites des convives, il se mit à sangloter. Les portes de l'hôpital psychiatrique s'ouvraient à nouveau pour lui.



## L'Internationale des écrivains

Il ne manque pas d'Internationale(s). Chacun a la sienne : les rouges, les noirs, les bruns, les situationnistes, les adeptes du volapuk, les membres de la Trilatérale, les groupies de Michael Jackson, les collectionneurs de bouchons de champagne et l'on en passe. Bruno de Cessole a ajouté un nom à la liste : le « Who's who » des irréguliers de la littérature, appelés par lui *L'Internationale des francs-tireurs*, la seule qui vaille – les autres sont des articles depuis longtemps soldés. Le point commun de ces irréguliers ? Ils n'écrivent pas en français, *nobody's perfect*. Aux auteurs français, du moins francophones, le rédacteur en chef des pages culturelles de *Valeurs actuelles*, critique littéraire de son état, avait déjà consacré un indispensable *Défilé des réfractaires* (2011).

On ne voyage bien qu'entouré d'originaux. Quand ce sont des écrivains, il n'est pas interdit de s'adjoindre un bon guide : le critique, à charge pour lui de tracer la feuille de route. Sans cela, le risque est grand de s'égarer dans les recoins cachés d'une « bibliothèque de Babel » aussi labyrinthique qu'une nouvelle de Jorge Luis Borges, un Borges auquel Bruno de Cessole consacre un portrait princier. La cécité du poète sud-

américain nous livre peut-être l'une des clefs de la littérature : la cécité comme parabole de la condition humaine. Les livres seraient alors notre canne d'aveugle, ils repoussent les ténèbres extérieures. Sans eux, la vie ressemblerait trop souvent à une mauvaise blague, quelque chose comme une émission de télé-réalité racontée par des *lofters*, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. Shakespeare corrigé par Benjamin Castaldi, quoi !

« Qu'est-ce que la littérature ? », se demandait Sartre. Nul ne l'a dit plus éloquemment que John Cowper Powys. « Les livres sont la protestation rationnelle de l'homme contre l'irrationnel, la protestation pitoyable de l'homme contre l'implacable, l'idéal de l'homme opposé à la dureté et à la cruauté du monde, la parole de l'homme opposée au silence de la nature et au mutisme cosmique ; ils représentent la vie de l'homme face à la mort planétaire, la révélation faite à l'homme par le dieu qui l'habite, et la réponse de l'homme au dieu extérieur. » C'est cela que Bruno de Cessole nous fait toucher du doigt. Il a repris le rôle du critique là où Sainte-Beuve et Thibaudet l'avaient laissé : deux peintres, deux portraitistes de génie, deux serviteurs de la littérature, qui, plus que des critiques au sens étroit du mot, furent les prêtres d'un culte naguère florissant, aujourd'hui moribond – la religion du livre. De ce culte, ils auront été les confesseurs modestes, précautionneux et dévoués. Sans de tels hommes, il ne saurait survivre. Bruno de Cessole est leur continuateur. Impossible de choisir parmi la cinquantaine de noms qu'il a accrochés dans son Panthéon personnel. C'est une bibliothèque vivante d'où s'échappent des murmures. Les livres bruissent, les morts

parlent aux vivants, comme dans une nouvelle communion des saints dont le critique serait l'intercesseur. **F.B.**

Bruno de Cessole. *L'Internationale des francs-tireurs*. L'Éditeur (22 place du Général Catroux 75017 Paris), 608 p., 22 €

## Orgies et bacchantes

Comment Dionysos et ses Bacchantes ont-ils reconquis, par le truchement des images et des sons, la psyché de l'Occident après l'effondrement du monde antique et le triomphe de l'Église ? Tel est l'objet de la fascinante enquête au long cours que le musicologue, esthéticien et poète Jean-Noël von der Weid a menée à travers les arts et les musiques en lesquels la vieille âme païenne s'est délivrée et réincarnée : déjà au Moyen Âge sous des dehors carnavalesques, puis à la Renaissance, dont on peut regretter qu'elle se bornât à puiser dans le répertoire de la fable comme on puise dans la malle aux costumes, mais à quoi le maniérisme, le baroque, puis, par-delà le néoclassicisme, le romantisme remédièrent en insufflant un air de frénésie sur les décors de carton-pâte, en brisant les chaînes de la raison. La *Penthésilée* de Kleist (1808), qui effrayait tant Goethe, aurait alors été le signal d'une insurrection qui allait se répandre et s'étendre jusqu'à nos jours, mais dont Jean-Noël von der Weid note bien que, malgré les apparences, elle n'aboutit absolument pas à une restauration religieuse. Même, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, « purgée des rites de fidèles, des filtres médiateurs, d'implications religieuses ou morales, de Dieu qui va mourir bientôt, la mythologie ramène l'homme aux significations essentielles, aux vérités premières et habillables à l'infini ». Mais si Dionysos demeure généralement dans les arts une figure

ornementale, le dionysisme, lui, va beaucoup plus profondément s'impatroniser dans la musique, disons d'Hugo Wolf à Wolfgang Rihm, « le plus tourneboulant dispensateur de voluptés sonores » à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, ce « familier toujours ému de l'inouï mythologique » qui « transfigure et recompose l'harmonie apollinienne et les discordances dionysiaques ». La magnifique promenade à laquelle nous convie Jean-Noël von der Weid, avec des aperçus véritablement saisissants, sur Poussin par exemple – « L'excès, la sensualité s'y trouvent refoulés : ils n'en sont que plus furieux. » – et des détours surprenants, notamment par les bacchantes de *Guignol's Band*, aboutit à une exaltante initiation aux orages les plus désirés de la musique contemporaine, lesquels, s'ils expriment la nostalgie du vieux Pan, ne le ressuscitent pas (ou pas encore). Jean-Noël von der Weid en parle, de ces orages, avec des mots si choisis, si justement paniques, si percutants, que l'on croit les entendre, de même que l'on croit entendre, à l'opposé, ces musiques néotonales « aux rythmes de plates-bandes » qu'il abhorre jusqu'à l'injustice et dont les auteurs « agissent sur l'auditeur comme de véritables clytères d'extases » ! **M.M.**

Jean-Noël von der Weid. *Orgies et bacchantes. Triomphe de l'excès*, Berg International (129 boulevard Saint-Michel, 75005 Paris), 224 p., 19 €

